

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

HENRI MICHAUX	Situations-Gouffres
VIOLETTE LEDUC	Trésors à prendre
DANIEL BOULANGER	Retouches
MIRCÉA ÉLIADE	Le Miracle de la Corde
LUCIEN BECKER	Terre secrète
JACQUES SERGUINE	Les Saints Innocents (<i>fin</i>)

CHRONIQUES

- A propos d'Électre*, par MICHEL AUBER
Le Laboratoire central, par YVON BELAVAL
Entretien sur un Changement d'Époque, par MAURICE BLANCHOT
L'Évangile selon Thomas, par ALFRED FABRE-LUCE

NOTES

- par H. AMER, D. AURY, J. BENS, B. BECK, A. BERNE-JOFFROY,
 G. DUPEYRON, CL. ELSEN, L. FINAS, J. GUÉRIN, PH. JACCOTTET,
 R. JUDRIN, H. KRÉA, J. LEBRAU, A. MIGUEL, A. PIEYRE DE MAN-
 DIARGUES, J. REVOL, J. RICARDOU, W. DE SPENS, J.-P. WEBER.
- La Poésie. — *Les Brisants*, de Jacques Dupin. — *La Condition poétique*,
 de René Ménéard.
- Littérature et Essais. — *Correspondance*, de Francis Jammes et Arthur
 Fontaine. — *Bestiaire*, de Paul Léautaud. — *Histoire de la Littérature
 française (XVI^e et XVII^e siècles)*, de Jacques Vier.
- Le Roman. — *Glaise*, de Christine Harth. — *La Plage*, de Michel Bernard.
 — *Les Platanes*, de Monique Lange. — *Villeneuve-sur-Carol*, de Nelly
 Stéphane.
- Lettres Étrangères. — *Les Quarante Ans de Mrs. Eliot*, d'Angus Wilson.
 — *La Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança*, de Miguel de Unamuno. —
L'Écroulement de la Baliverna, de Dino Buzzati.
- Les Arts. — Rétrospectives Van Gogh et Gauguin. — Les Informels au
 Louvre.
- De Tout un Peu. — Les Revues, les Journaux. — Divers.

LE TEMPS, COMME IL PASSE

- JACQUES DUPIN : *Poèmes.*
 JEAN BAZAINE : *Notes sur la Peinture.*
 FRANÇOIS NOURISSIER : *En voilà du Cinéma.*

LE MOIS

- par JEAN ATLAN, JEAN GROSJEAN, ROBERT LEVESQUE, GEORGES
 PERROS, HENRI THOMAS.

TEXTES

- LE TASSE : *Trois Fragments de La Jérusalem délivrée.*
 (Traduit par PHILIPPE JACCOTTET.)

nrf

SOMMAIRE

HENRI MICHAUX	Situations-Gouffres	629
VIOLETTE LEDUC	Trésors à prendre	651
DANIEL BOULANGER	Retouches	675
MIRCÉA ÉLIADE	Le Miracle de la Corde	682
LUCIEN BECKER	Terre secrète	694
JACQUES SERGUINE	Les Saints Innocents (fin)	699

— CHRONIQUES —

MAURICE BLANCHOT	Entretien sur un Changement d'Époque	724
YVON BELAVAL	Le Laboratoire central	735
ALFRED FABRE-LUCE	L'Évangile selon Thomas	745
MICHEL AUBER	A propos d'Électre	754

— NOTES —

La Poésie. — <i>Les Brisants</i> , de Jacques Dupin (par André Miguel). — <i>La Condition poétique</i> , de René Ménéard (par Henry Amer)	760
Littérature et Essais. — <i>Correspondance</i> , de Francis Jammes et Arthur Fontaine (par Roger Judrin). — <i>Bestiaire</i> , de Paul Léautaud (par Claude Elsen). — <i>Histoire de la Littérature française (XVI^e et XVII^e siècles)</i> , de Jacques Vier (par Roger Judrin)	763
Le Roman. — <i>Glaise</i> , de Christine Harth (par Jean Ricardou). — <i>La Plage</i> , de Michel Bernard (par Jean-Paul Weber). — <i>Les Platanes</i> , de Monique Lange (par Jacques Bens). — <i>Villeneuve-sur-Carol</i> , de Nelly Stéphane (par Béatrix Beck)	767
Lettres Étrangères. — <i>Les Quarante Ans de Mrs. Eliot</i> , d'Angus Wilson (par Dominique Aury). — <i>La Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança</i> , de Miguel de Unamuno (par Willy de Spens). — <i>L'Écroulement de la Baliverna</i> , de Dino Buzzati (par André Miguel)	772
Les Arts. — <i>Rétrospectives Van Gogh et Gauguin</i> (par Jean Revol). — <i>Les Informels au Louvre</i> (par André Berne-Joffroy)	777
De Tout un Peu. — <i>Les Revues, les Journaux.</i> — <i>Divers.</i>	

— LE TEMPS, COMME IL PASSE —

JACQUES DUPIN	Poèmes	792
JEAN BAZAINE	Notes sur la Peinture	796
FRANÇOIS NOURISSIER	En voilà du Cinéma	800

— LE MOIS —

par Jean Atlan, Jean Grosjean, Robert Levesque, Georges Perros, Henri Thomas.	805
---	-----

— TEXTES —

LE TASSE	Trois Fragments de « La Jérusalem délivrée »	815
----------------	---	-----

(Traduit par PHILIPPE JACCOTTET.)

EXEMPLAIRE N^o 46

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SITUATIONS-GOUFFRES

DIFFICULTÉS ET PROBLÈMES QUE RENCONTRE L'ALIÉNÉ

Celui qui par la Mescaline¹ a été agressé, qui par le dedans, à l'état naissant et presque météoriquement a connu l'aliénation mentale, qui, devenu soudain en mille choses impuissant, a assisté aux coups de théâtre de l'esprit après quoi tout est changé, qui, de façon privilégiée, s'est trouvé à sa débandade et à ses dislocations et à sa dissolution, sait à présent... Il est comme s'il était né une deuxième fois.

Combien souvent en ces heures interminables quoique courtes en fait de l'expérience du terrible décentrage, combien souvent n'a-t-il pas songé à ses frères, frères sans le savoir, frères de plus personne, dont le pareil désordre en plus enfoncé, plus sans espoir et tendant à l'irréversible va durer des jours et des mois qui rejoignent des siècles, battus de contradictions, de tapes psychiques inconnues et des brisements d'un infini absurde dont ils ne peuvent rien tirer.

1. L'auteur du présent écrit a, depuis cinq ans, expérimenté la plupart des démolisseurs de l'esprit et de la personne que sont les drogues hallucinogènes, l'acide lysergique, la psilocybine, une vingtaine de fois la mescaline, le haschisch quelques dizaines de fois, seul ou en mélange, à des doses variées, non spécialement pour en jouir, surtout pour les surprendre, pour surprendre des mystères ailleurs cachés.

Il sait maintenant, en ayant été la proie et l'observateur, qu'il existe un fonctionnement mental autre, tout différent de l'habituel, mais fonctionnement tout de même. Il voit que la folie est un équilibre, une prodigieuse, prodigieusement difficile tentative pour s'allier à un état disloquant, désespérant, continuellement désastreux, avec lequel il faut, il faut bien que l'aliéné fasse ménage, affreux et innommable ménage.

Quels sont les caractères de ce fonctionnement second, ses apports qui plus encore que les soustractions, les pertes, les déficiences et les détériorations mènent à la pensée, à la conduite insensée? Voilà le sujet de la présente investigation.

I. — L'IMPRESSION D'ÉTRANGE, D'ÉTRANGER. DE QUOI ELLE EST FAITE. SES PROLONGEMENTS.

L'aliéné à lui-même par maladie, l'aliéné à lui-même pour avoir pris une drogue hallucinogène, l'un comme l'autre a subi une perte, la conscience qu'il avait de son corps a subi une perte, bizarre, abrupte, énorme.

Après l'injection de mescaline, de L.S.D. 25, de psilocybine, l'homme, jusque-là sain, sent son corps rapidement se retirer de lui. C'est fait. Il lui échappe. Il ne peut plus en éprouver la variété, la masse, la présence, ce sûr et obscur compagnonnage qui, inconnu des autres, lui était propre.

N'est plus un corps, n'est plus évocable, n'est plus sien, n'est plus qu'un lieu. Et il en est exclu. Sans doute il est toujours là, mais ne comptant plus. Fini le bain réciproque, où l'on est dedans et qui est en soi. Surprise ! Stupéfaction ! Mais l'expérimentateur s'est vu partir. Il va se voir revenir. Surtout il connaît, il a retenu le point de départ.

L'aliéné, lui, ne connaît et ne trouve aucune cause à tout cela et n'a pu vraisemblablement en observer clairement le début.

Il se sent sans raison devenu autre, autre parmi les hommes, autre à lui-même, son corps déplacé, presque d'un autre.

Il bute sur cette absence-présence qui a quelque chose d'invraisemblable, d'indéfinissable. Son corps il continue à le voir, mais, contrairement à ce que pense le commun, la vue est ce qu'il y a de moins convaincant. Il peut encore le faire fonctionner. Ça non plus n'est pas suffisant. Il ne peut en faire l'occupation, l'occupation par la sensibilité, la seule qui l'intéresserait, son « réel » à lui, base de tout autre réel et de la vie même, et pourtant sa vie continue, inexplicablement, seule, énucléée.

L'absence de son corps présent ne cesse d'être intrigante, d'être insupportable, d'être persécutante. Elle lui gratte l'esprit sans arrêt, absence qui ne permet plus à rien d'être normalement présent. Comment être encore devant quoi que ce soit ? Il faut être solide pour être devant.

Dans cette surprenante soustraction, faite de beaucoup de petites soustractions, il est seul. Seul comme il n'a jamais été. Comme personne (pense-t-il) n'a jamais été. En effet, c'est particulier comme il est seul. Seul sans solitude. Il n'est plus préservé par le « nous », l'entre-nous de l'homme et de son corps. Lui, il est vraiment seul. En exil, sur place. Dans une solitude dont le solitaire n'a aucune idée. La solitude de cette banlieue ne se compare à rien, est une injustice, un scandale. A côté d'elle la solitude d'un méditatif est un palais. Celle d'un gueux même est un nid, pouilleux, mais nid quand même. Ici pas de nid. Solitude sans jour d'être seul. Par impossibilité de rejoindre sa base. Isolement sans abri. Impression qu'il faut avoir connue

pour savoir à quel point elle est désarçonnante. Impression seulement¹ ? Et comment s'y habituer ?

Avec son corps, il a perdu « sa demeure ». Il a perdu toutes les demeures ; il a perdu la jouissance du phénomène « demeure », il en a perdu le recueillement et presque l'idée. (Dans les dessins de fous on voit constamment la tentation désespérée de récupérer la *demeure*, pour « se » récupérer soi-même.) Ayant cessé d'être signifiante, toute demeure se dissipe autour de lui, tout en restant là. Une demeure (cabane, chambre, terrier ou nid) n'est que la réalisation au dehors de cette impression d'intérieur que l'on a de son propre corps. De même que l'on jouit sans interruption de son corps, sans arrêt aussi sa pensée à lui tourne maintenant autour du corps soustrait inexplicablement, d'une soustraction qui n'a pas de nom, d'une soustraction méchante, comme un « tu ne rentreras pas » proféré indéfiniment. Et la pénitence dure, venue sans raison, demeurant sans raison.

Depuis des siècles, depuis des millénaires, en tout lieu, en tout pays, l'aliéné s'est plaint. Il dit qu'il est à côté de son corps. Que son corps est ailleurs. Qu'on le lui a volé. Qu'il porte un cadavre. Que son corps est creux. Qu'on le lui a changé. Qu'il est un mort-vivant. Il dit comme il le peut, avec des moyens souvent minces, pas du tout préparé à l'introspection, une introspection tout à coup devenue indispensable, il dit (désignant ainsi justement la suppression des impressions de poids) il dit qu'il ne pèse plus rien, qu'il est un ange, qu'il n'est plus qu'un ballon ou une balle et, plus juste encore (transposition frappante du manque d'opacité et de masse qu'il éprouve), qu'il est transparent, qu'il est en verre ! et il a peur de se briser... Il dit aussi qu'il est vide, qu'il est

1. Ne pourrait-elle correspondre réellement à une certaine enveloppe énergétique, comme celle que rencontre l'aiguille de l'acupuncteur, ou à une plus rare qui nous couvre, et qui serait réellement atteinte ?

changé en poupée, qu'il n'a plus d'organes, plus d'intestins, plus d'estomac, qu'il ne doit plus par conséquent manger, qu'il est artificiel, qu'il est truqué, qu'un autre occupe son corps... et ainsi de suite.

Il dit plus vrai que vrai à des gens qui ne savent pas reconnaître la vérité, desquels vainement il essaie de se faire entendre. Il n'est pires sourds, on le sait, que les possédants. En tout domaine, la privation est ce qu'on peut le plus difficilement rendre sensible à ceux qui sont nantis. De plus il emploie un style poétique, langage de base, auquel son état désastreux l'a fait revenir, mais que les autres ne comprennent pas, ne tolèrent qu'exceptionnellement et seulement en tant que « spécialité ». Plus grave encore, il le vit. Il réalise la métaphore, il se laisse fasciner par elle. Martyr d'une analogie trop sentie, trop subie. Il ne sait pas se retenir, ce que savent si bien les poètes de profession qui passent de l'une à l'autre. Lui, il est dans le profond caveau d'une seule.

Pourquoi, mais pourquoi n'arrive-t-il pas à rentrer dans son corps ? Il doit bien y avoir une cause, un pouvoir pas ordinaire qui agit sur lui, pour réussir à le soumettre à cet horrible inhumain traitement. Et, faisant son travail d'homme utilisant sa raison, il se pose des questions. Il doit bien exister des moyens inconnus, mais pas de tous, qui empêchent un homme de posséder son corps. Quels moyens ? Il ne le sait pas. Il ne sait pas tout. Le tragique, c'est que d'autres savent, des gens très forts, très savants, très avancés.

Dans l'état « autre », l'explication et le raisonnement débouchent naturellement dans la « persécution ». Sa condition malheureuse qui ne cesse pas, inapparente aux autres, et intraduisible, est en fait « une persécution » et combien maligne. Qu'il est assailli, c'est la vérité pure. Il subit des assauts, mystérieux, invisibles et incompris des autres. Cela le persécute. Qui détient cet extraordinaire pouvoir sur lui ? L'aliéné met parfois

des années avant de pouvoir désigner son ou ses persécuteurs, parfois ils ne seront jamais désignés clairement. Généralement, ignorants comme gens instruits aboutissent pareillement dans la folie à incriminer des sociétés secrètes, des êtres surnaturels, paranaturels, qui agissent à distance, par magie, par fluides, par rayons. Réaction saine en quelque sorte. L'hypothèse à essayer et qui s'imposait dans des circonstances aussi singulières. *L'idée générale de persécution* l'envahit, vient de toutes parts, véritable idée-carrefour que tout était ¹. Une autre l'accompagne (ou la précède), qu'on pourrait appeler *délires d'imposture* ou *idée générale d'imposture*. L'étranger qu'il est à lui-même rend aussi les autres étrangers à lui.

Il ne reconnaît plus les familiers. Il se sent étranger. Il sent « étrangers » ses parents, ses connaissances. On les lui a changés. Prodigieux, mais vrai. Impossible, mais certain. Ses frères, sa mère, sa femme, ce ne sont plus eux. D'où vient qu'on lui propose toujours de faux parents, d'ailleurs assez bien imités, presque à s'y méprendre ², mais qui tout de même ne peuvent tromper celui qui les a connus de longue date et pas seulement en passant ? Et pourquoi feignent-ils d'être ceux qu'ils ne sont pas ?... Qui, et dans quel but monte cette immense histoire de faux ? Des agents provocateurs ? Mais...

Le malheur, le problème de l'aliéné est que constamment il se trouve devant une énorme, prodigieuse affaire

1. Dans l'état de fermeté diminuée où il est, il serait incapable de faire face à une hostilité déclarée, à quelqu'un qui lui voudrait du mal, à une action tant soit peu élaborée, à une persécution. Il la prévoit, il l'appréhende. Il la préfabrique. Hypothèse à ajouter aux autres, mais douteuse et qui rendrait compte plutôt de la méfiance délirante.

2. Un malade, dans son autobiographie après guérison, raconte qu'en trouvant si faux un individu qui venait fréquemment lui rendre visite, se disant son frère, et pourtant si différent, quoique assez bien grimé, il lui envoya, pour s'en assurer, un message à une adresse sûre, secrète, et par une voie détournée qui lui disait : « Si c'est réellement toi, mon frère, viens avec cette lettre à la main », ce que fit le frère, par quoi, enfin, le malade fut persuadé. Croyant le fait ainsi vérifié, acceptant de ne plus écouter le témoignage de ses sens, quoiqu'il lui en coûtât.

insensée, car enfin ces gens-là sont faux. Parents d'il ne sait qui, mais pas de lui en tout cas. Irrécusable impression ¹. Sa tragédie le met constamment en présence de choses et de faits insensés.

Aliéné aux siens. Aliéné à l'entourage.

Que de questions vont s'ensuivre...

Autre correspondance. Ne plus percevoir vraiment le château de son être ² est aussi ne plus percevoir les objets comme avant. Dans leur densité, leur lourdeur, leur fermeté (oui !), leur inamovibilité, leur résistance à être autre chose que ce qu'ils sont, chacun à part. *Leur valeur objectale* a diminué. Leur indépendance objectale. Avec le sentiment de sa masse, il a perdu leur masse, l'imagination et le sentiment de toutes les masses. *Aliéné à lui*, il est *aliéné aux objets*, les *objets aliénés à lui*. Il ne peut plus compter sur eux. Vides à la fois et rayonnants. Mal remplis. Disponibles. Manquant de matérialité. L'aliénation objectale a commencé, sorte de détérioration, de dégradation objectale. Dans les moments d'abandon terrible qu'il connaît, il ne peut se reposer sur les objets, sur leur matière pour la foi au monde solide dont il aurait tant besoin. Ils ont en quelque façon déserté. Il n'y a plus pour lui si grande différence entre le vide et le plein. Tout le plein est vide et le vide est plein, la chambre déserte est surhabitée. L'objet insuffisant est prêt pour n'importe quelle image un peu forte, qui s'y placera, devenant vision, hallucination.

1. Cette impression éprouvée dans la plupart des drogues dure rarement assez d'heures, encore moins assez de jours, pour poser un problème. Mais l'aliéné en qui elle ne cesse plus n'a-t-il pas raison de s'appuyer sur elle (et d'y prendre garde) ? L'impression n'est-elle pas ce sur quoi en priorité tout le monde s'appuie, a raison de s'appuyer ? Ce n'est pas avec des raisonnements que l'on reconnaît quelqu'un, ni soi-même.

2. Il y a peut-être autant simultanéité que cause. L'ensemble de l'éprouvé se défait, en aires irrégulières et avec fluctuations.

II. — CHAOS. TRAGÉDIE DE L'INTENSITÉ. VISIONS INTÉRIEURES. VISIONS HALLUCINATOIRES.

Celui qui a pris une drogue hallucinogène, et celui qui n'est victime que de la drogue sécrétée en son corps par ses organes mêmes, l'un comme l'autre il ne sait quoi de mouvant le traverse, fait de multiples, insaisissables, incessantes modifications. Fini le solide. Fini le continu et le calme. Une certaine infime danse est partout.

Si l'étrangeté n'est que pour quelques heures, et parce qu'il l'a bien voulu, il s'y intéresse. Voir les objets, plus légers, plus éloignés, plus longs ou paraissant s'allonger, ou se rapprocher, et s'éloigner rythmiquement, plus jolis, légèrement trémulants, plus éclairés, plus « vivants », plus parlants, plus imposants et singuliers, c'est étonnant, merveilleux. Il est au spectacle. Il s'est drogué pour être à ce spectacle qui, même s'il devient excessif, va dans peu d'heures s'atténuer et revenir au naturel à présent regretté.

L'aliéné permanent et involontaire, ces spectacles ne l'intéressent pas. Il voudrait en sortir, il voudrait échapper. Il voudrait comprendre comment on a pu arriver à lui changer le monde entier et lui-même, et si mystérieusement qu'il n'arrive jamais à mettre le doigt sur ce qui fait la différence (quoiqu'il y en ait mille de différences) et encore moins les faire « constater ». Mais, fou d'une heure ou de dix mille, l'un comme l'autre est à présent dans le même mal : dans une même inexplicable mer, une mer agitée omniprésente, dont il ne peut sortir, partout ondulante, une façon d'être mer lui-même autant que dans la mer ou traversé de mers, une mer des choses, du temps, de l'espace, monde nouveau à trop de variables, où l'idée est dans la houle, où l'observation et le jugement sont dans la houle, où les choses et les coordonnées sont dans la houle, et simultanément dans

de menues et presque imperceptibles, imprécises variations-ondulations qui abondent, qui surabondent, qui harcèlent l'esprit, l'empêchent de sortir du phénomène « ondes » où tout vacille, oscille, est tumulte inouï, sans frontières, sans délimitation, envahissant tout, mais qui demeure secret et impondérable, saccades appelant les saccades, tumulte qui rend tout tumultueux et rend agité et pousse à s'agiter, à s'agiter pour s'agiter, et fait déraiper et glisser l'esprit dans d'incessantes dérivées.

Trouverait-il l'impossible équilibre du bouchon sur l'eau agitée (mais dans cette intensité il n'en est pas question), il n'y aurait qu'un point de gagné, de rendu tolérable, un seul parmi tant d'autres également dépaynants.

En effet, dans cet ébranlement vaste et subtil où les choses et leur poids viennent de couler en un stupéfiant naufrage, dans cette désappropriation générale de soi et du monde, dans ce tremblement où tout se détériore et devient dérisoire, dans ce vaste frisson dont il ne cesse d'être dépendant, dans cette mouvance réductrice de réalité et de permanence, où s'annule toute fermeté, toute sécurité, voilà qu'au contraire, voilà qu'en même temps, surrections prodigieuses du panorama intérieur, les images visuelles cessent d'être grises, se détachent, s'accroissent de façon inversement proportionnelle à la défection du reste, prennent des couleurs, de l'indépendance, de la prépondérance, de la puissance de frappe et de pénétration et de persistance. Les voilà subitement devenues importantes, intenses, excessives, offensantes, traumatisantes. La tête du malheureux soudain trop habitée devient une salle de cinéma aux films impromptus qui affolent, fatiguent, occupent, emportent, interrompent. Le drogué s'y extasie. Point l'aliéné. Victimé par l'image, par ce cinéma forcé, qui ne rime à rien, il voudrait se garer du bazar d'images en coq-à-l'âne qui ne lui permettent plus de rien suivre et le hachent d'infimes

infinis sursauts. Face aux images qui déboulent, partout déboulent, veulent trouver une place dans l'avalanche des brillances, des lueurs, des éblouissements, métamorphoses plus que films, kaléidoscopes plus que films, et, plus que tout, décharges. Que faire? Comment faire? Et l'obscurité les ramène plus éblouissantes, plus fulgurantes, plus migraineuses. Il est à découvert. Vulnéré sans arrêt, il est comme si en plein midi il n'avait plus de paupières. Le voici dans le drame des intensifications soudaines. Il en est dix, vingt, toutes redoutables, toutes le poussant par leurs conséquences, loin de la vie normale. Il n'est encore que dans la tragédie de l'intensification des images.

Le cerveau est un organe réglé de façon que l'image intérieure que l'on garde d'un spectacle, ou celle que l'on forme est moins vive, moins colorée, moins complète, que le spectacle originel ou que le spectacle réel correspondant à l'actuellement imaginé.

L'habituelle pensée-association est faite d'une liaison d'images à ce point effacées, qu'elles n'arrêtent plus mais permettent avec aisance leur glissement relativement abstrait.

Dans l'état second, l'image, à l'inverse, tout à coup resurgit de l'abstrait, revient en force, est là, admirable, violente, substituée à l'idée, ou au souvenir vague, se place, se colle sur le devant de la scène que chacun porte en soi derrière son front¹.

Inouïe son apparition!

Mais que va devenir celui qui a pareille vision intérieure et qui va en avoir, se succédant à toute allure, des milliers d'autres, véritable barrage optique?

Le mécanisme d'atténuation qui mettait tout à l'effacement ne fonctionne plus. L'aliéné ne se repose plus dans l'atténué. Il ne saura bientôt plus ce que c'est. Ici

1. Quoique l'image, en fait, se forme dans le lobe occipital.

tout va vers le paroxysme. Hallucinations par le plus et « du plus ». Les visions, ce seront les plus brillantes, les plus éblouissantes. Les odeurs hallucinatoires, ce seront les plus pénétrantes, souvent les plus puantes, les plus offensantes; les voix imaginaires, ce seront les plus pressantes, souvent les plus emportées, les plus décidées à n'être pas amies du malheureux qui les subit; le toucher, le senti imaginaire, ce seront des rampements, des brûlures, des secousses électriques, etc. Des résidus enterrés dans la mémoire resurgissent de toutes parts, pétarade sans bruit mais violente, violatrice, émiettant le peu de repos qui lui restait.

S'ajoutant à la révolte et à l'emprise des « petits » et à la déroute du « Commandement », la toute nouvelle persistance des images apparaît qui n'est pas qu'une impression ¹, mais une des plus réelles et fâcheuses accentuations intérieures. Résonance visuelle. Folie par rémanence. Un tableau, une photographie rencontrés au hasard par le regard s'impriment en lui, ou une de ses parties constitutives, et jamais la plus apparemment importante, s'imprime en lui, se cale, se maintient, s'enfonce par une sorte de marteau-pilonnage mécanique. Arrive-t-il dans un sursaut à s'en débarrasser, à s'en distraire en passant à une autre, cette nouvelle alors ou une partie de cette nouvelle (mais il faut qu'il y en ait une) semblablement va fixer en lui l'insupportable suçoir de sa présence prolongée dont il enrage ou s'effraie de ne pouvoir se libérer, infernale chambre d'écho dont il ne sortira plus.

Insupportable mécanisme de prolongation des images,

1. « Dans la mescaline la durée de la post-image augmente de cinq à vingt fois. » *Le mécanisme des troubles perceptivo-associatifs et l'hallucination*, par le professeur Agadjanian, Éd. Peyronnet, Paris, 1946.

Observations et expériences capitales faites sur des étudiants, requérant beaucoup d'attention, de maîtrise, de contrôle et d'esprit de collaboration — et malheureusement, par là, sans doute impossibles sur ceux qui ont « lâché », qui vivent et entendent rester « de l'autre côté ».

images-ventouses, dont il devient la proie impuissante, comme un ventre nu offert à des taons, à des sangsues ou à des rongeurs.

Et tout ce qui peut s'évoquer sans qu'on s'en doute et qui ici surgit éclatant ! Comment le savoir ? Comment le prévoir ? Comment empêcher l'évocation, la fatale « imagerie » ? Comment écarter les images, une fois là ?

Que ne donnerait-il pour savoir les détacher ! Mais il ne sait plus. La si facile opération que savent des enfants, les vieux, des malades, les mammifères sans doute les plus modestes, il ne la sait plus ou ne la peut plus, elle ne se fait plus. Il la commande en vain. Persécution continue. Toujours persécution !

Une plus redoutable le guette. Il n'y a pas que l'image. Il y a l'autour de l'image.

Oublié, ignoré, inaperçu jusque-là, *le sentiment de présence*, lié à la plupart des sensations, le sentiment de présence subissant également une augmentation, une intensification intempestive va donner aux images une présence réelle alors qu'il n'y a rien, et même une présence surréelle, va donner l'hallucination. Le prodigieusement beau et le prodigieusement effrayant apparaîtront. Les voix aussi, les bruits et les odeurs évoqués deviendront présents et plus que réels. Tout ce qui lui passe par la tête peut devenir du réel maintenant, du réel extérieur, mais surtout ce qu'il redoutait ou désirait secrètement, tout ce qui hantait sa tête en silence maintenant peut apparaître et le tenir subjugué. Des présences sans corps, sans matière, rôdent aux alentours. Le spectacle hallucinatoire enfin apparaît.

Il ne peut le chasser, le rejeter, le laisser là comme un objet ou un spectacle réel, qu'il regarde, ne regarde plus, auquel il revient, dont il se détache, curieux, ou distrait. Il ne peut se détourner de cet extérieur-là : qui tient sa vie de lui. Un cordon psychique les unit l'un à l'autre. Il demeure sous l'attrait.

Parfois il est comme à égalité avec l'hallucination, elle et lui d'un côté de la bascule. Il peut faire basculer de son côté, ou du côté hallucination. Cela lui appartient encore. Ou encore, le spectacle hallucinatoire étant là, une part en lui échappe à la séduction, et ainsi, s'il ne peut refuser de le voir, ce spectacle, il peut refuser d'y croire.

Mais le plus souvent la puissance d'envoûtement est là, immédiate, et comme un capuchon l'enferme instantanément, le laissant sans résistance.

Bien avant déjà il a senti comme une force qui rôdait, force, si je puis dire, d'*apparitionnement*, ou tendance à apparitionner. Elle est à la fois autour de lui et en lui comme une émanation. Quand cette émanation est là, toute apparition peut surgir. Elle est déjà là virtuellement. Il est perdu. Il ne pourra se dérober à elle. Il le sait s'il a déjà passé par là.

III. — AUDITIONS INTÉRIEURES. HALLUCINATIONS AUDITIVES. LE PROBLÈME DES VOIX¹.

Et l'étrange accentuation continue, avec l'étrange résonance, et s'étale, augmente, étendant à d'autres secteurs ses petites collantes présences, sa puissance réificatrice et son pouvoir de rendre réel. Tout à coup, il entend parler. Mais il ne voit personne. Cependant on

1. A de rarissimes exceptions près (dont celle de Binswanger) et qui demanderaient à être discutées et réexaminées, la mescaline visualise sons, bruits, et surtout compositions musicales, qu'elle exclut catégoriquement. Un de mes amis, pianiste professionnel, musicien entièrement absorbé par la musique, au moment, dans la mescaline, d'entendre un orchestre imaginaire qu'il observe occupé à jouer, voit une fabuleuse partition à un nombre insensé de parties, mais il ne peut entendre une note de l'inouïe symphonie exécutée devant lui.

L'effet du haschisch est différent.

Dans la mescaline, la réflexion se transforme en images; dans le haschisch, elle se transforme aussi bien en voix et en bruits qu'en images.

chuchote. Où donc ? D'où viennent ces chuchotements ? Ces exclamations ? Et ces rires à présent ?

Le problème des voix est un des plus difficiles à résoudre pour le psychotique. Tout autrement déréalissantes que les hallucinations visuelles qui, si surprenantes qu'elles puissent être, seront devant lui. Le visuel a quelque chose d'*en surface*, de limité, l'aire occupée restant en relation avec la direction des yeux au parcours restreint. Le monde sonore, réel ou imaginaire, est différent. Au lieu que les visions intérieures ne faisaient que l'agacer extrêmement. Les auditions intérieures le troublent, tout autrement correspondent en lui. Il ne peut y être évasif. Quant aux hallucinations auditives, elles viennent de partout, de n'importe où dans l'espace sphérique qui l'entoure. Il est cerné par elles. Où, retrouver leur lieu d'émission, voici ce qu'il s'emploie à chercher, et avec des résultats déconcertants, et qui auraient de quoi déconcerter n'importe qui.

La pensée-image, devenant, dans l'hallucination, uniquement image forte, image-spectacle, il la verra fatalement devant lui, il la projettera devant lui. La pensée-parlée, la réflexion devenue parole et son, tant elle est forte, est autrement *phénoménale*. Elle vient de l'épaule, dit-il. Du cou, dit un autre. Du ventre. Parfois de derrière lui, ou du mur. De l'épaule ou d'un meuble, ou du plafond. Absurde ! Non, c'est la vérité. Il la dit comme elle est. Les voix hallucinatoires donnent des impressions de ce genre. Inhabitué à une impression de sonorité pareille, en sa tête, forte et qui ne vient de nulle part, il se réoriente comme il peut, la situant en distance et en direction selon son intensité plus ou moins claire ou étouffée, la localisant ainsi en des endroits

C'est particulièrement étrange et démonstratif de leurs spécificités respectives que de prendre du haschisch quelques heures après la mescaline. On assiste alors à ce curieux phénomène : la mescaline commençant à virer au haschisch, des particularités du second se substituant progressivement à celles de la première. Sorte de contre-épreuve nécessaire dans l'étude de toute drogue.

où il n'y a, et ne peut y avoir personne, dans une table de nuit, dans une latte de parquet, ce qui le laisse à la fois convaincu et perplexe.

Ce qu'il entend n'est pas pour l'éclairer ! Si le dérèglement intérieur est peu accentué, ce sont des chuchotements. Assez confus. Il ne distingue pas les mots. Mais les phrases sont du tout vrai, du « vécu ». Impossible de s'y tromper. Ce sont des conversations. Les voix tantôt s'intensifient, nettement perceptibles, tantôt semblent dépérir, par un véritable fading de radio, puis raugmentent rapidement pour après s'évanouir presque, et ainsi de suite. Très, très dérangeant. Et qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce qu'on lui veut ? Comble de mystère, ces voix ne semblent pas faire grand-chose pour se faire entendre et restent entre elles ! Alors ? Mais d'autres fois, ces mots si offensants qu'elles prononcent...

La parole intérieure qui semble venir de l'extérieur, les réflexions-mots, qui retentissent comme de vraies paroles entendues, ce rapport entre le dedans et le dehors apparent ne devrait pas être tellement difficile, en tout cas pas impossible¹ à remarquer. Si. Il l'est. A cause, entre autres raisons, du remarquable inattendu et absolument général phénomène de théâtralisation de la pensée (théâtralisation naturelle quoique ordinairement effacée, à quoi nul n'est préparé)². De ce fait, la réflexion (qui est une sorte de voix diminuée au maximum) au lieu donc de passer de l'état neutre et effacé à un état audible et sonore mais encore neutre (ça peut-il exister une voix neutre ?), devient une voix particulière. C'est une voix *incarnée* qu'il entendra, et pas la sienne, ni

1. Il arrive qu'en gros il convienne que les voix doivent venir de lui-même — mais un peu comme une hypothèse à retenir, et sans pouvoir suivre le détail désordonné du phénomène et y trouver la preuve décisive.

2. Pour moi (sous l'effet du haschisch) ce fut une surprise parfaite. Auparavant j'aurais juré ce phénomène totalement inexistant en moi

même sa voix modifiée¹ comme elle le serait par le disque, ou le téléphone, mais une voix nouvelle créée en accord² avec l'humeur, non avec son humeur générale, mais l'humeur correspondante à cette réflexion-là, qui est sa contre-réflexion subconsciente (et ainsi il entendra une voix de gamine si la réflexion était railleuse, de clergyman si elle était vaguement admonestatrice, ou de dame patronnesse, ou d'un voyou si elle était protestataire, d'un sous-officier si elle était brutale ou énergique, etc.). C'est extraordinaire d'étrangeté. Voix toujours réelles, voix qui existent, qu'il a entendues ou entr'entendues quelque part, mais dans des circonstances si différentes, en passant dans la rue, en voyage, et qui s'adressaient à d'autres, telles enfin qu'il ne peut ici se les remémorer consciemment, dont l'accent seul et véritablement rien de plus parfois convient³ à sa pensée subconsciente du moment. L'aliéné, fasciné par cette apparence, qui semble tout ce qu'il y a de plus réel, continue à chercher au dehors à qui peuvent bien appartenir ces voix qui ne le laissent pas tranquille et qui ne peuvent être loin, voix multiples, qui changent, qui le mènent de tous côtés (les voix, le « physique » de ces voix, et leurs différences, plus que ce qu'elles disent) et le désorientent⁴ par désorientations

1. Jamais je n'entendis une voix qui, même de très loin, pût correspondre à la mienne, et j'en ai entendu clairement des dizaines.

2. Et, nouveau dévoiement, un accord forcené, drôlatique, à effets, et approximatif... Parfois, comme un essai fait sans conséquence et avec amusement, autre tour joué par le subconscient, et qui augmente la difficulté de recherche et de reconnaissance.

3. Ou disconvient particulièrement par une sorte, si je peux dire, d'antiphrase, ou encore de contrepoint-farce.

4. Et moi aussi je cherchais où, ces voix inventées dans l'instant, où donc j'avais pu en entendre de pareilles et comment j'avais pu bien les retenir et les imiter instantanément, moi qui n'aini la mémoire, ni le moindre talent pour ce genre d'évocations. Ne serait-ce pas par une sorte de jeu, me disais-je encore, que je place une voix si pointue sur une réflexion ? Trois mois après je découvre que c'est la voix d'une voisine que j'entendais l'an dernier dans un proche jardin appeler les enfants, voix en fait assez désagréable (pas seulement pour moi), et dont je me débarrassais ainsi à la première occasion, car en effet elle n'était pas parfaitement accordée à l'esprit de la réflexion, ce n'était qu'une approximation, un jeu imprécis, un choix fautive de

successives, indéfiniment distrayantes. Avec sa pauvre attention, il arrive toujours trop tard. Il y a comme une moquerie partout à l'égard du chercheur.

Mais supposé la difficulté une fois résolue, que d'autres subsisteraient ! Il entend rarement un discours clair. C'est presque toujours *interrupitif* du genre « pas d'accord ». menteur ! « rapporteur » et autres petits bouts de phrases bredouillés souvent. Et le tout (c'est-à-dire ce décousu, cet entr'entendu) rendu inégal en plus par suite des continuelles variations d'intensité qu'il va imaginer tenir à un éloignement ou à un rapprochement de ses ennemis, ou bien à une animation psychologique, colère, impatience, surprise, quoique les deux ordres de faits ne coïncident presque jamais — quelques fois tout de même quelques rares fois qui le convaincront.

Il est des pianissimo soudains, et après des passages ordinaires, et sans aucune préparation dans le sens, ou dans l'humeur apparente, un fortissimo écrasant et répété quatre, cinq, six fois, qui laisse tout pantois et hors combat, hors réflexion. Que comprendre à ça ? Lui il cherche toujours à comprendre. Que ne comprend-il alors au moins quand une pensée vaguement consciente s'achève en voix, en voix d'homme. Ici peu de décalage, il¹ va comprendre et il en devra être éclairé sur les origines de ces voix et, partant, tranquilisé. Eh bien, non ; à cause de la déréalisation que procure ce phénomène même de

mieux. Autre difficulté. Autre relance dans l'absurdité et dont un psychotique en difficulté ne peut, évidemment, trouver l'explication, qui à moi-même me demandait des heures de recherches et de retours en arrière. C'est-à-dire d'efforts.

1. Mais une voix étrangère sera toujours extrêmement dépaysante. Moi-même, dans l'état second du Ha, j'avais beau faire la preuve presque du passage de la réflexion à la voix hallucinatoire, j'avais beau, dans le propos entendu, avoir retrouvé l'origine presque indéniable de la réflexion entamée et que celle-ci achevait, je ne pouvais les sentir liées. Ainsi, un écriteau qu'on apercevrait portant « Attention au » et qui soudain disparaîtrait, et à sa place apparaîtrait un animal qui sortirait en aboyant, aboyant, eh bien, occupé maintenant du chien, animé et furieux, on s'écartera précipitamment, et l'on ne prendra pas ce danger, ou cet effroi, pour un mot qu'il faut lire « chien ». On aura peur. On est dans *la vie*, dans une situation nouvelle.

réalisation intempestive. La demi-réflexion du début reste en l'air d'un côté, la voix étrangère achevant à demi-phrase, de l'autre côté. En l'air, l'une et l'autre. Il faut pour comprendre la situation et lier ces deux éléments disparates, ces deux bouts de nature si différente, un retour énergique et volontaire, ce dont dans ces moments le légèrement drogué même est presque incapable et l'aliéné tout à fait. Il *vit* la situation d'homme qu'une voix appelle ou contrarie, ce qui commande une attitude à part (non plus celle de spectateur à un spectacle ou de lecteur à une lecture). Autre difficulté à reconnaître les voix pour ce qu'elles sont : les voix qu'on entend ne sont jamais ou presque jamais la réflexion principale qu'on se faisait (et qui s'interrompt pour se mettre en voix audible) ; non, ce sont des réflexions adventives, souvent insignifiantes, auxquelles soi-même on n'accorderait aucune importance, qu'on ne remarque que si on est à l'affût, ce sont celles-là qui se font « entendre », et même alors pas très fermes, ni très formulées, ni très intéressantes, mais dites à la volée (ou en riant). Parfois ce sont des contre-réflexions, d'une contradiction innocente, amusée et cocasse, pas¹ bien méchantes, gênantes surtout et qu'à la longue on accuserait, les entendant sans cesse, d'empêcher de penser, et qu'il accuse, lui, d'avoir été placées là à cet effet pour lui faire « perdre le fil² ». *Viol*

1. Il en existe de plus faibles encore. Mots en écho, qui font songer à une espèce de farce très primaire, comme celle que pratiquent des écoliers qui répètent sans commentaires, et comme une scie, les mots ou la dernière syllabe des mots qu'un surveillant a prononcés, sorte de degré archaïque du sabotage.

2. L'intelligence s'emploie à dévêtir l'image aussitôt de ce qui n'est pas utile à l'intellection, à l'en abstraire, à la rendre grise à souhait et à rendre les voix aussi grises et inaudibles que possible. La drogue et la folie font l'inverse, font de l'abstraite réflexion la réflexion entendue. Elles la « réalisent », la rendent présente en voix et en images. Qui ne les a subies ne peut savoir à quel point ces voix sont réelles, indiscutables, dépassant en réalité les autres réalités. Par une sorte de collage à soi, tout différent des autres réalités que, presque à volonté, on peut considérer, laisser *en dehors*. Les voix sont une réalité qu'on ne peut laisser au dehors.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

a publié en 1959 :

ARAGON : Elsa.

Marcel ARLAND : Fêtes.

Jacques AUDIBERTI : Lagune hérissée.

Édith BOISSONNAS : L'Entonnoir. — Ame.

André BRETON : Constellations.

Michel BUTOR : Balzac et la Réalité. — La Corbeille de l'Ambrosienne.

René CHAR : Poèmes.

Jacques CHARDONNE : La Vieillesse.

E.-M. CIORAN : Mes Amis les Tyrans. — Odysée de la Rancune.

Micéa ELIADE : Thèmes initiatiques des grandes Religions.

William FAULKNER : Eula.

Jean FOLLAIN : Collège.

Jean GROSJEAN : Cet Arbre de Braise. — Ménologe.

René GUÉNON : Sur l'Islam.

GUILLEVIC : Chemin.

Philippe JACCOTTET : A partir de *L'Homme sans Qualités*.

Marcel JOUHANDEAU : L'Éternel Procès. — L'École des Filles.

Pierre Jean JOUVE : Proses.

Roger JUDRIN : Les Laures.

Stéphane MALLARMÉ : Les Noces d'Hérodiade. — Les Impressionnistes.

André MASSON : Moralités esthétiques. — Feuilletts noirs.

Maurice MERLEAU-PONTY : De Mauss à Cl. Lévi-Strauss.

MICHELET : Journal. — Écrits de Jeunesse.

Paul MORAND : La Fin de Byzance.

NABOKOV : Le Voyage de Lolita.

Brice PARAIN : Au revoir.

Georges PERROS : Aveu.

André PIEYRE DE MANDIARGUES : Le Nu parmi les Cercueils.

Yves RÉGNIER : Les Voyages.

Alain ROBBE-GRILLET : La Défaite de Reichenfels.

Jean ROSTAND : Journal.

Jules SUPERVIELLE : Chercher sa Pensée.

Henri THOMAS : Dans la Poussière.

J.-P. WEBER : Meurtre à l'Observatoire.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteurs en chef : JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND

Secrétaire générale : DOMINIQUE AURY

publiera dans ses prochains numéros :

ANTONIN ARTAUD : Lettre à Albert Camus.

AUDIBERTI : Rouge.

ÉDITH BOISSONNAS : Limbes.

GASTON BOUTHOU : Nouvelles Notes pour une Polémologie.

MARTIN BUBER : Du Hassidisme.

MICHEL BUTOR : Le Carré et son Habitant.

PAUL CLAUDEL : Textes inédits.

ANDRÉ DHOTEL : Un Adieu, mille Adieux.

ÉTIEMBLE : Blason d'un Corps.

ANDRÉ FRÉNAUD : Parmi les Saisons de l'Amour.

JEAN GIONO : Charles-Quint et François I^{er}.

MARCEL JOUHANDEAU : Journaliers.

ROGER JUDRIN : Nicole ou l'Amie des Fées.

ANDRÉ MALRAUX : Conclusion à *La Métamorphose des Dieux*.

ALFRED MÉTRAUX : Le Langage de l'Île de Pâques.

HENRY DE MONTHERLANT : Sénèque.

ROGER NIMIER : Balzac 86-69.

PIERRE OSTER : Rive de l'Univers.

GISÈLE PRASSINOS : L'Homme aux Questions.

PHILIPPE SOLLERS : Images pour une Maison.

GEORGES WALTER : Stradivarius 1919.

JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND et DOMINIQUE AURY reçoivent le mercredi, de 17 à 19 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande d'abonnement et la somme de 0,25 NF.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

TARIF D'ABONNEMENT

France et Union Française :		Étranger :	
6 mois	16 NF an.....	30 NF 6 mois.....	19 NF an.....
Édition de luxe		35 NF	
an	69 NF an	76 NF	

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue,
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII^e. — Compte chèque postal PARIS 169-33.